

Son inflexible choix désigne le plus beau.
Pourquoi craindre, Seigneur, de voir briller ton glaive,
Quand l'Élu bien-aimé que ta main nous enlève,
Va posséder enfin la terre des vivants ;
Quand de sa piété les exemples fervents,
Domptant la dureté de notre âme rebelle,
Vont nous faire imiter une vertu si belle ?

Mon timide crayon ne pourrait qu'effleurer
Les traits de cet ami que je sais mieux pleurer ;
Mais les impressions dont sa mort fut suivie
Pourront faire juger d'une si pure vie.
Pendant cinq jours, avant qu'on le mette au cercueil,
Sur son lit funéraire à tous il fait accueil.
Chacun, en vénérant la nouvelle relique,
Couvre de saints baisers sa figure angélique :
A sa bouche de rose, à son front radieux,
Chacun veut appliquer quelques objets pieux ;
Tous, remplis d'un respect silencieux et grave,
Respirent ses vertus comme un baume suave ;
Quiconque vient prier près de ce tendre ami
Se sent dans le devoir encor mieux affermi,
Et son chaste contact, électrique étincelle,
Redonne la vigueur à tout ce qui chancelle.

Tous les talents en lui semblaient se réunir.
Ah ! n'ont-ils tant promis que pour ne rien tenir ?
A dix-huit ans, déjà son précoce génie
Montrait la rectitude à la noblesse unie ;
Constamment à l'étude, appliqué, diligent,
Il ornait son esprit solide, intelligent,
Des fleurs de l'éloquence et de la poésie,
Sans que jamais pourtant la basse jalousie
S'alarmât du succès de ses heureux travaux ;
Sa douce modestie, en charmant ses rivaux,
Lés forçait d'applaudir, à chaque fin d'année,
Aux lauriers dont brillait sa tête couronnée.
Rempli du sentiment de sa propre grandeur,
De la fougue des sens il réprimait l'ardeur,
Et, puisant dans la foi sa vertu plus qu'humaine,
Il exerçait sur lui le plus parfait domaine.
Jardin délicieux où les plus belles fleurs
Étalaient à l'envi de pompeuses couleurs ;
Champ où l'homme ennemi n'avait point mis d'ivraie,
Cœur ferme et généreux, âme candide et vraie,
Pour le culte chrétien plein d'un respect profond,
La piété fervente était son riche fond.
Chez lui, les dons de grâce et les dons de nature
Croissaient également et presque sans culture :
Sagesse, esprit, beauté, littéraires progrès,
Tout conspire à créer de plus cuisants regrets ;
Fallait-il donc hélas ! qu'il unît tant de charmes,
Pour nous faire verser de plus amères larmes ?

Mais si nous pleurons tous, l'objet de tant d'amour,
Quels pleurs répand celui qui lui donna le jour ?
Grand Dieu ! lorsque plus prompt que la foudre qui passe,
En traçant un sillon jusqu'au bout de l'espace,
Pour annoncer sa mort, l'électrique chaîne
Aux oreilles du père alla porter son nom,
Qui pourrait exprimer la secousse rapide
Dont devait succomber un cœur moins intrépide ?
Qui pourrait dire encor quel effroyable trait
Jusqu'au fond de son âme entraînait et pénétrait ?
Tel que Jacob devant la sanglante tunique,
En apprenant la mort de son enfant unique,
Sans doute que du jour dédaignant le flambeau,
Il n'aspira dès-lors qu'à descendre au tombeau.
Inconsolable père, ah ! si ton infortune
Se pouvait alléger en devenant commune,
Tout profond qu'est le deuil où je te vois plongé,
Certes, dans ce moment tu serais soulagé.
Je ressens avec toi ce que ces funérailles,

Ont versé d'amertume au fond de tes entrailles !
Eh bien ! dans ton malheur sais-tu ce qu'il te faut ?
C'est un secours céleste et la force d'en-haut.
Courage donc ! touché du regret qui te mine,
Ton fils sera conler de la source divine,
Le baume consolant dont la douce vertu
Ramènera le calme en ton cœur abattu.
Oui, Francis, au milieu de la grande demeure,
Intéresse le Ciel pour ton père qui pleure !
Toi qui, du dernier jour accusant les délais,
Voulais revoir ta mère au sublime palais,
Car tu t'en vis privé, n'étant qu'à la mamelle,
Aujourd'hui bienheureux, et triomphant comme elle,
Jette, avec elle aussi, ton filial coup d'œil
Sur les douleurs d'un père abîmé dans son deuil.
Priez tous deux, priez pour lui, pour ton aïeule
Que tu viens de laisser inconsolable et seule,
Là-haut, comme ici-bas, fidèle à tes amis,
Songe à tenir aussi ce que tu m'as promis ;
Rappelle-toi, Milton, qu'à ton dernier passage,
J'osai bien te charger d'un important message ;
Ce fut de demander qu'à ton cœur fraternel
J'aie bientôt m'unir près du trône éternel ;
Oui, que par sa vertu, ton précoce martyr
Avant des jours bien longs auprès de toi m'attire,
Et que mon corps, usé dans les rudes travaux,
Me laisse enfin voler vers les mondes nouveaux.
L'odeur que tes vertus répandent après elles,
Pour monter jusqu'à toi me donnera des ailes.
Adieu, Milton, adieu. Dans l'attente du jour
Qui, pour nous réunir dans l'auguste séjour,
Doit terminer ici ma course passagère.
Qu'à tes saints ossements, la terre soit légère !

DISCOURS

SUR

L'ELOQUENCE DANS LES BEAUX-ARTS

PRONONCÉ AU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

PAR M. ADÉLARD JOSEPH BOUCHER, SECRÉ-

TAIRE AU BUREAU DE LA COMMISSION

SEIGNEURIALE, LE 2 FÉVRIER 1858.

Dans un pays comme le nôtre, Mesdames et Messieurs, qui compte à peine quelques trois cents ans de découverte, dans ce siècle de progrès matériel surtout, il semblerait que nous devrions encore nous borner au strict nécessaire dans les arts manuels.

Flattés dans notre amour-propre lorsque nous avons fait passer à l'autre-monde des preuves incontestables de notre savoir-faire, et de notre esprit inventif et progressif, dans les arts mécaniques, nous paraissions avoir voulu laisser à d'autres des occupations, des moyens d'existence, des genres d'industrie et d'agrément, qui quoiqu'avantageux et profitables dans leurs résultats, — honnêtes et sublimes en eux-mêmes, requièrent néanmoins, de la part de ceux qui s'y adonnent, un travail assidu et de longues veilles.

La culture des beaux-arts, requiert, pour y réussir, cette assiduité.

Bien que de nos jours on ait assujéti diverses branches des beaux-arts à un pur mécanisme ; qu'un Daguerre ait appliqué l'action de la lumière à la reproduction instantanée des figures et des tableaux ; qu'un